

Puis il tira son sabre, le leva, et des deux mains porta un seul coup. Sa mère avait cessé de vivre.

La fosse était comble, on la surchargea de terre et de pierres.

Les danses recommencèrent.

Les esclaves du nouveau roi avaient apporté des vases remplis de vin de palme, de liqueurs fortes. Ils placèrent vases et gobelets sur la tombe. Chaque danseur y puisait successivement.

Les outres vides étaient immédiatement remplacées par des outres pleines.

L'ivresse devint générale, ce fut une orgie qui dura toute la nuit et que nous n'essayerons même pas d'esquisser par respect pour le lecteur. A l'aube, tous les danseurs étaient ivres-morts autour de la case royale.

La coutume, la loi, la religion, étaient satisfaites.

#### XXXX

#### OR ET CUIVRE

Paul et ses amis avaient été forcés d'assister à une partie du massacre dont nous avons adouci les traits le plus que nous avons pu.

Criquet s'était soustrait le premier à cette épouvantable tuerie.

Dès le début, il avait été pris d'une colique subite qui le faisait se rouler à terre et courir derrière tous les buissons, jusqu'à ce qu'il fut assez loin pour ne plus ni voir, ni entendre.

Paul à chaque instant voulait s'élaner pour arrêter le bras du sacrificateur, mais Henri, pâle comme un mort, lui disait :

— Vous vous ferez des ennemis irréconciliables de tous ces malheureux. Pensez à votre sœur menacée et faites comme moi : fermez les yeux et bouchez-vous les oreilles.

— Partons, répliquait Paul ; partons, je ne peux pas supporter ce spectacle plus longtemps.

— Inventons un prétexte honnête. Susse, appela Henri, dis au roi que nous avons fait ce que font les amis et que maintenant nous allons pratiquer, en l'honneur de son père, les cérémonies en usage dans notre pays.

Louaboula remercia ses frères blancs et ne s'opposa pas à leur rentrée dans la case.

Paul se coucha brûlé par la fièvre ; il eut des cauchemars épouvantables. Cette fièvre inquiétait ses compagnons ; elle pouvait durer et l'empêcher de se remettre en route.

Lorsque l'orgie commença, Louaboula fit porter des liqueurs dans la case de ses frères blancs, qui se gardèrent bien d'y toucher. Les vases qui les contenaient leur semblaient tachés et pleins de sang.

La nuit fut bien longue pour eux.

Enfin le jour parut. Paul était moins agité, la fièvre était tombée.

Henri, rassuré de ce côté, chercha un guide. Il n'en trouva pas, aucun noir n'avait sa raison, tous dormaient du sommeil de plomb de l'ivresse.

Le roi Louaboula avait suivi religieusement la loi de ses pères ; il était aussi soulé que le dernier de ses sujets.

Henri, dont le cœur était soulevé par le dégoût, revint près de ses amis et tint conseil avec eux sur la conduite à tenir.

Le conseil ne fut pas long.

— Nous allons partir sur-le-champ, même sans guide.

— Les malheureux ! s'écria Criquet ; aujourd'hui, demain et les jours suivants ils fêteront l'entrée du mort dans son nouveau royaume ; leur *soulographie* va durer huit jours et Boukra peut arriver d'un moment à l'autre. Aux grands maux les grands remèdes. Il faut que je voie dans quel état est mon élève es tours de gobelets ; il nous servira de guide.

— Mais s'il est ivre-mort comme Louaboula, que ferez-vous ?

— Je le dessoulerai.

— Comment ? Avez-vous de l'ammoniaque ?

— J'en fabriquerai s'il le faut ; laissez-moi rejoindre mon sorcier.

L'ex-droguiste, notre bon à tout, qui ne doutait jamais de rien, que rien n'arrêtait, et qui, bonne ou mauvaise, sage ou saugrenue, suivait obstinément l'idée qui lui traversait l'esprit, Criquet laissa ses amis ébahis de son aplomb et se mit à la recherche d'Iziili.

Trouver son sujet d'abord, cette première partie de son programme n'était pas la plus difficile à remplir ; mais l'ammoniaque, mais ce diable d'alcali volatil qu'il s'était engagé à fabriquer, s'il le fallait, c'était là le hic.

— J'ai peut-être affirmé trop vite, se disait-il en se grattant l'oreille et en regardant à droite et à gauche. Si la scène se passait à

Bruxelles, à l'estaminet du « Cheval blanc » ou de la « Grande-Carpe », j'ai des amis parmi les « mousquetaires à genoux » du quartier des Marolles à la rue Royale, ils me tireraient vite d'embarras. Ici, pour ma distillation, je n'ai pas le moindre cul de bouteille ou de pot à bière. N'importe, allons-y gaiement. Qui vivra, verra.

Et il allait, enjambant deçà et delà les corps des ivrognes qui ronflaient à l'envi, au milieu de détritiques et de déjections de toute sorte.

— Pouah ! exclamait Criquet en se bouchant le nez.

Après un quart d'heure d'exploration, arrivé près de la case royale, il faillit perdre l'équilibre, son pied s'était heurté contre un noir qui dormait à poings fermés et que le choc ne réveilla pas. C'était le sorcier qui n'avait pu rejoindre sa hutte et qui était tombé sur le sol, écrasé par ses innombrables libations de la nuit ; car, nous le savons, le féticheur ne faisait rien à demi et renchérisait, dans toutes les occasions, sur les faits et gestes de son entourage. Fidèle à sa coutume, il avait absorbé une énorme quantité de vin de palme et de liqueurs du cru.

Horace l'a dit il y a dix-neuf siècles :

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

Cet trop-plein, dont parle le poète latin, sauva Iziilii. L'estomac du sorcier avait rejeté la majeure partie du liquide qui le gonflait comme une outre et l'ivrogne avait dormi plusieurs heures, ce qui l'avait empêché de combler les vides malencontreux qui s'étaient opérés dans sa cornemuse. Il n'avait plus approché de ses lèvres aucun vase, aucune jarre, aucune outre. Criquet, qui le retrouvait ronflant comme un tuyau d'orgue, se pencha sur son élève à qui il n'aurait certes pas décerné le prix de sobriété, le palpa, le secoua, le retourna et finit par le réveiller en lui jetant à diverses reprises sur le visage de l'eau fraîche qu'il avait recueillie à l'aide d'une jarre restée vide sur le gazon et qu'il avait plongée dans une citerne du voisinage.

L'effet de ces affusions d'eau glacée fut instantané.

Le féticheur ouvrit les yeux, regarda autour de lui d'un air hébété, fixa un œil terne sur Criquet, reconnut son maître es sortilèges, se mit sur son séant et finit par se relever en cherchant son équilibre.

A force de patience, et à l'aide de Susse qui l'avait rejoint, Criquet fit comprendre à l'ivrogne que les blancs se disposaient à partir, qu'il leur fallait un guide pour gagner le plus prochain village et qu'ils l'avaient choisi pour cet office.

— J'ai soif, disait Iziilii en titubant, donnez-moi à boire auparavant.

— Non, venez, vous boirez avec vos nouveaux frères dans leur case ; ils vous attendent avec impatience. Marchons, nous n'avons pas un instant à perdre.

— A boire !

— Tout à l'heure. Ne nous arrêtons pas, appuyez-vous sur le bras de Susse et sur le mien, et filons.

Quelques minutes plus tard, Criquet et Susse rentraient dans la case, soutenant Iziilli qui battait encore des entrechats, mais qui retrouvait peu à peu l'usage de ses jambes.



C'EST UN PYTHON COLOSSAL, DIT FROIDEMENT VON RUFF. (P. 283.)

— Le voici, disait Criquet. Il l'a échappé belle, j'allais l'ammoniaquer d'une rude façon ; mais il s'est douté du tour, il commence à marcher comme un grand garçon.

« Il m'a sauvé d'une drôle de mise, pensait-il à part lui ; où diable me serais-je procuré l'ammoniaque promise ? Notre légendaire Mannekenpis ne m'aurait jamais fourni assez de... liquide pour ma distillation. »

Après un peu de repos et quelques aliments que Susse lui fit prendre en ne lui accordant que de l'eau pour toute boisson malgré ses supplications pour boire du vin de palme, Iziilli recouvrait sa raison.

Criquet ne pouvait rester en place. Il allait et venait en chantonnant et en se frottant les mains.

— Et ton sel ammoniac ? lui dit Paul ; j'aurais pourtant bien voulu te voir à l'œuvre et savoir comment tu t'en serais tiré.

— Ce sera pour plus tard. Vous n'avez donc jamais vu de tableaux de Teniers père ou fils ?

— Si, pourquoi cette question ?

— Vous ne vous rappelez donc plus ces braves campagnards qui, heureux et placides, droīts et tournant le dos au spectateur, contemplant sans bouger l'un des murs du cabaret où ils ont laissé leurs amis et...

— Certes si, je me les rappelle.

— Eh bien, que d'ammoniaque ces bons vivants-là prodiguent à la muraille ! C'est une riche source, celle-là. J'aurais mis chacun de vous à contribution et...

— Allons, Criquet, vous ne serez jamais sérieux. Vous mourrez dans l'impénitence finale.

— Amen ! vivent nos peintres flamands ! s'écria Criquet.

— Assez de bavardage, intervint Henri. En route !

Nos amis partirent conduits par Iziili lui-même qu'alléçait une pharamineuse promesse de son blanc collègue.

Le village vers lequel ils se dirigeaient était à plus de cinquante kilomètres.

Les zèbres, amplement reposés, allaient à souhait. Ils s'habituèrent au frein, et surtout au bandeau qui, à la moindre velléité de fredaine, aveuglait l'animal.

— Sir Albéric, disait von Ruff, je vous dois des compliments pour votre très ingénieuse invention. Je me rends assez bien compte de l'effet que produit le bandeau sur ma bête.

— Parbleu, ce n'est pas difficile ; votre monture est d'abord convaincue qu'elle est dans les jambes d'un sorcier. Elle s'est dit, la malicieuse, que dans le pays noir il est de toute nécessité d'y marcher doucement pour ne pas éteindre sa bougie.

— Oh ! Criquet, s'écria Paul, ce calembour est indigne de toi.

— Pardon ! je ne serai peut-être pas toujours aussi malheureux.

— J'admire surtout l'enjouement de notre ami, dit Henri. Il a été, autant que nous, ému et révolté par des spectacles barbares et sa bonne humeur a déjà repris le dessus.

— Yia ! fit, tout à coup Iziili en interrompant Henri et s'arrêtant comme terrifié.

Il montrait en tremblant un énorme serpent à dix pas de lui. La bête était enroulée sur elle-même en un grand nombre de cercles d'où émergeait une tête hideuse.

— C'est un python colossal, dit froidement von Ruff. Il est d'une grande puissance musculaire; ses morsures ne sont pas venimeuses.

— Voilà ce qui prouve, observa Criquet, qu'il y a entre la théorie et la pratique la même distance qu'entre un serpent et un mort. Je sais ce qu'il faut pour dompter ce grand boudin-là et je ne saurais le faire. O saint Caraïbe, empereur et martyr, viens à mon secours!

— Tenez ma bête, venait de dire Paul à Laurent en mettant pied à terre et en se dirigeant vers le serpent.

— Qu'allez-vous faire? s'écrièrent les compagnons du Russe qui leur enjoignit de ne point parler.

Il s'était, en passant auprès d'Iziilii, emparé du fameux sabre de ce dernier et marchait droit sur l'ophidien.

Le serpent voyait en Paul une proie. Son instinct le poussait irrésistiblement non à raisonner, à comparer, à combiner ses moyens nouveaux d'attaque ou de défense, mais à agir comme toujours il agissait, c'est à dire à fasciner. L'horrible bête dardait ses deux petits yeux sur le téméraire, ondulait ses anneaux, balançait sa tête, mais restait en place.

Tcherkoff n'était plus qu'à deux pas; ses amis étaient muets, ils craignaient qu'un cri ne fit bondir le monstre.

Le frère de Catherine fit un saut de côté, puis, par un brusque mouvement du bras, abattit le tête venimeuse et bondit de nouveau.

Le corps du reptile se détendit comme un immense ressort, se tordit, se raidit, se replia, bondit, se convulsionna en des mouvements terrifiants.

von Ruff avait quitté sa monture et avait ramassé la tête du python. Il regardait froidement; il étudiait.

— Morte la bête, morte le venin, fit Criquet à l'oreille de son ami; mais garé à l'élastique; ça cingle et ça peut casser!

— J'ai lu ou bien l'on m'a dit, punctua von Ruff, que la terreur qu'inspire le serpent est de beaucoup exagérée. Je constate cette vérité, j'aurai soin de l'établir pertinemment dans mon prochain cours. Remarquez, messieurs, que cet énorme ophidien ne suit que son instinct. Ses moyens d'attaque ne varient pas. Il attend la proie; ses mouvements sont lents, preuve irréfutable de lourdeur d'esprit, dirais-je volontiers, si l'on n'était pas convenu de refuser de l'esprit

aux bêtes; lourdeur dans le fonctionnement nerveux, incontestablement. Il est positif que l'oiseau n'aurait rien à redouter de cet ennemi s'il raisonnait et fuyait à tire-d'aile. L'antilope, le lièvre, le rat lui-même, ont dans la rapidité de leur course un moyen sûr d'échapper à cet animal peu léger. L'homme n'a pas à craindre le serpent, s'il conserve, comme notre brave ami Tcherkoff, sang-froid et agilité. Jamais serpent n'aura une souplesse comparable à celle du bras humain, et toujours l'homme brisera, tranchera le reptile avant son premier mouvement.

— En tout cas, je n'aurais pas voulu lui marcher sur la queue, à celui-là, remarqua Criquet en riant.

— Si ce malheur était arrivé, il eût prouvé le bien-fondé de ma thèse. L'instinct de défense naturel pousse toute bête à mordre, — je souligne le mot « mordre », messieurs, remarquez le, — je dis à mordre tout corps qui le blesse ou le touche accidentellement. Le serpent mord le pied qui l'écrase, il mord aussi la branche d'arbre qui le flagelle. Ce n'est point acte de courage ou d'attaque; c'est défense ou colère instinctive. Donc je conclus: le serpent n'est que relativement dangereux, et au besoin je le prouverai « in anima vili ». Ceci dit sans vouloir, en aucune manière, amoindrir notre cher ami et collaborateur Paul Tcherkoff, qui, je me plais à le dire hautement, vient de faire un acte de courage.

Tous joignirent leurs félicitations à celles du savant et l'on se disposa à continuer la marche.

Mais, ô malheur! le zèbre de von Ruff avait profité de la leçon du maître pour... faire l'école buissonnière.

Nos voyageurs cherchèrent, en pestant, le quadrupède dans les environs. Le zèbre n'avait laissé que... des traces.

Un espoir restait: le zèbre pouvait s'être embarrassé les jambes dans sa bride; son bandeau avait pu lui tomber sur les yeux; enfin un miracle pouvait s'être produit. Il fallait bien espérer, puisque l'on ne pouvait se résoudre à laisser von Ruff aller à pied.

Les voyageurs prirent la piste du fugitif; elle s'enfonçait à travers bois et broussailles jusqu'à un plateau pierreux, où elle se perdait à quatre kilomètres de son point de départ.

— F-i fi, n-i ni, fini, épela Criquet; la bête a renoncé aux honneurs et a pris sa retraite.

von Ruff depuis un moment avait oublié sa monture. Il ramassait des pierres.

— Tiens ! fit son lutin qui l'observait, c'est du sel que vous ramassez-là ?

— Du sel ?

— Oui, pour le mettre sous la queue de votre monture !

— Non, c'est de l'or, répondit le savant.

— De l'or ?

— Et du cuivre.

— Des louis et des centimes.

— De l'or presque pur, du cuivre bon à fondre.

— De sorte que vous pouvez acheter autant de chevaux que vous en voudrez ?

— Ironie du Maître de la nature ; de l'or ici !

— Et pas de cheval !

— Quy a-t-il ? demanda Henri.

— Il y a que seigneur von Ruff vient de trouver un coffre-fort.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que nous sommes sur un banc aurifère plus riche cent fois que ceux de la Californie. C'est-à-dire qu'il y a ici des millions improductifs.

— Et qu'il y a des gens qui n'ont pas un petit sou pour se rincer le porte-pipe.

— Comment nomme-t-on ce pays ? demanda vivement von Ruff au sorcier.

— Katanga, répondit ce dernier.

— J'aurai soin de noter ce nom dans mon prochain journal de voyage.

— C'est cela, et vous aurez sur la conscience une épidémie terrible.

— Vous dites ?

— Je dis que votre note provoquera une épidémie, la fièvre d'or.

— C'est vrai ; mais la découverte mérite d'être notée.

— On ne vous croira pas. Il faudra dire où est le Katanga.

— Latitude ?

— Oui, latitude. Cherche après.

— Pas d'instruments, quel malheur ! Longitude ?

— Longue étude.

— O malheur ! avoir là de quoi acheter tous les sextants du monde et ne pouvoir disposer du moindre instrument !

— Baste ! nous vous donnerons un certificat sur papier timbré.

— Oh ! sir Albéric, vous riez de ma douleur.



- Moi ? je vous plains au contraire.
- Sortez-moi donc d'embarras.
- Moi ?
- Oui, votre esprit inventif trouvera ce qui me manque.
- Vous me prenez pour un astronome, je crois.
- Prenez la position du soleil, ami von Ruff, dit Henri ; vous ferez le calcul après coup.
- C'est une idée.
- Le soleil, fit Criquet, est dans une vilaine position, il est juste au-dessus de ma tête.
- Ma montre marque midi moins treize minutes, dit Paul.
- Midi, où est le nord ?
- Étant donnés l'âge du capitaine, la hauteur du grand... commença Criquet.
- Silence, messieurs ! Problème : Étant données la date du jour, la figure de l'ombre projetée par un objet unique à deux heures précises, mais différentielles, trouver la latitude et la longitude où l'opération a eu lieu.
- Mais l'orientation ? demanda Henri.
- L'orientation ?
- L'or en tentation !
- Où est le nord ?
- Parbleu ! en haut de la carte.
- En haut ?
- Oui, en haut ; retournez votre cadran.
- Retourner mon cadran ?
- Attendez, voici votre problème, écrivez : dans quel endroit de la terre était placé un cadran, non, était placé perpendiculairement un cadran solaire, dont l'aiguille est ci-jointe et qui donnait à telle heure la figure d'ombre indiquée au tableau noir, planche I, et à telle autre heure la figure planche II ?
- Mais l'aiguille perpendiculaire, comment la fabriquer ?
- Savant ! pour faire une perpendiculaire on coupe un morceau de n'importe quoi en carré, que l'on plie et replie en deux, puis en quatre triangles égaux ; on a ainsi quatre équerres parfaites. Avez-vous le journal de ce matin ?
- Rien ! pas un morceau de papier !
- Rien ? et ces grandes feuilles là-bas, qu'est-ce que c'est ?
- Du papyrus, sauvé ! Mon Dieu, merci ! s'écria von Ruff avec joie.

— Sais-tu bien, Criquet, que tu es un génie ?

— Un dentiste.

— Non, un savant.

— C'est sans doute parce que je n'ai pas été à l'école.

— Toi ?

— Oui, car si j'avais été à l'école, j'aurais appris des livres et pas des choses.

von Ruff était revenu. Aidé de ses amis, il prit les données du problème une première fois à midi, et une autre fois deux heures après.

Dans l'intervalle des deux opérations, les voyageurs explorèrent les environs à la recherche du zèbre fugitif. Ils le retrouvèrent empêtré dans sa bride, le bandeau sur les yeux, la selle sous le ventre, derrière un buisson épais.

— Comme quoi, fit Criquet en s'emparant de la bête, il est prouvé qu'il y a plusieurs manières de chercher de l'ombre et que, si les instruments sont utiles dans un cas, ils sont embarrassants dans l'autre. Si von Ruff avait eu des instruments, nous n'aurions pas retrouvé sa monture ; et si celle-ci n'avait pas eu d'instruments, elle n'aurait pas retrouvé son von Ruff. Il a fait l'âne, l'animal, il a voulu se débâter, il s'est cru libre, il s'est mis le bandeau d'illusions et l'autre sur les yeux.

von Ruff ayant terminé ses opérations se trouva fort perplexe. Il avait bien tracé les figures d'ombres sur la feuille végétale au moyen d'épines qu'il avait employées en guise de poinçon ; mais une idée désolante venait de lui traverser l'esprit.

— Impossible de conserver ce dessin, s'écria-t-il au moment de se mettre en route. Dans quelques jours il ne restera plus que les nervures de cette feuille.

— Vous n'avez pas de carnet ?

— Rien.

Criquet eut un sourire narquois :

— J'ai une idée ; mais comme toutes ses sœurs elle est baroque, sangrenue.

— Oh ! je n'en crois rien. Je brûle du désir de connaître ce nouvel enfantement de votre génie.

— Où je placerais ce dessin il ne s'effacerait jamais ; mais le dévouement qu'il faudrait pour laisser...

— Quel que soit le dévouement, quel que soit le sacrifice exigé, je m'y soumettrai, je le jure, interrompit avec feu le savant. Dites ! j'écoute.

— Eh bien, si vous appliquiez exactement vos dessins sur une partie quelconque de votre corps et si vous y reproduisiez assez profondément les figures...

— Assez, j'ai compris, dit von Ruff en mettant son torse à nu; mon dessin, mon problème ne se perdra qu'avec moi.

Il avait appliqué ses feuilles de palmier sur la poitrine, mais reconnaissant que les figures y seraient incomplètement reproduites, il essaya sur son bras : il n'était pas assez large. Enfin il trouva la place convenable sur son abdomen, y ajusta le dessin et pria Albéric de le lui tatouer, ce que ce dernier refusa énergiquement.

Il voulait bien plaisanter, mais pas jusqu'à ce point-là.

— Ce refus troubla fort peu le savant. Impassible, il commença à se piquer assez profondément pour former une suite de petites plaies qui se confondaient en une ligne continue.

Ses compagnons le regardaient faire avec émotion, mais ils se gardaient bien de l'entraver dans son acupuncture qui pouvait passer largement pour un supplice.

— Y en a qui ont des soleils dans le dos, fit Criquet, y en a qu'un qu'a un cadran solaire sur le ventre. Oh! et s'il venait à graisser ou à maigrir, le savant! Oh! ça sera pour plus tard : nous avons du rire sur la planche.

Paul et ses compagnons se remirent à cheminer; mais au lieu de suivre leur route en droite ligne, ils dirent au guide de les conduire par des chemins moins pratiqués, pour dépister autant que possible ceux qui viendraient à les poursuivre.

Izillii se conforma au désir manifesté, il changea la voie.

Henri et Paul s'entretenaient de Catherine.

Criquet sifflotait. von Ruff réfléchissait. Il s'approcha de son ami et lui dit sans précaution oratoire :

— Quoique je sois convaincu de l'inutilité, en tant que science, de l'étude du vocabulaire des noirs, j'ai résolu d'en apprendre les mots les plus usuels.

— Il me semblait que vous en connaissiez au moins autant que moi.

— Je n'en sais pas assez. Je veux être plus familier avec leur baragouin.

— Ne fût-ce que pour hurler plus amplement avec les loups?

— Je pourrai rendre ainsi des services à mes amis.

— Évidemment. Il y a une autre raison que vous semblez avoir oubliée.

- Laquelle, je vous prie ?  
 — Vous écrivez l'histoire de votre exploration.  
 — Indubitablement.  
 — Il vous faudra de toute nécessité l'émailler de termes indigènes.  
 — Erreur. Je ne suis pas partisan de ces citations.  
 — C'est la mode ; il faut y sacrifier.  
 — Cette mode n'a pas le sens commun ; je veux m'en affranchir.  
 Ces mots étranges introduits dans un livre, et prononcés sans profit par le lecteur, font peine à entendre. Lisez donc en français de



UN SERPENT S'ÉTAIT ENROULÉ AUTOUR DES JAMBES DU PAUVRE NOIR. (P. 292).

l'anglais, de l'espagnol, de l'allemand, du flamand, de l'arabe, du sabir : à quoi cela ressemblera-t-il ?

— Mais puisque c'est la mode.

— Singulier raisonnement que vous formulez là, sir Criquet. Votre mode, je n'en ai cure. Je veux que mon livre soit sérieux et rien que sérieux. Je desire comprendre les gens des pays que nous parcourons et pouvoir leur répondre. Au diable les interprètes ! on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Certes, aucun de nous ne contestera l'utilité et les avantages de ma proposition, et il est impor-

tant que chacun de vous m'imité. Écoutons, notons, recueillons. Rien ne nous empêche d'apprendre le langage des noirs en marchant.

Henri et Paul, consultés sur la proposition von Ruff, l'accueillirent d'emblée : les trois nègres devinrent professeurs de langue.

L'étape fut longue, le chemin fut des plus accidentés, sans cependant offrir aucun danger. Le panorama que les voyageurs avaient sous les yeux prenait parfois un aspect féerique.

Ils sortaient d'un bois touffu, inextricable. Sur leur gauche, une immense plaine déroulait jusqu'à l'extrême horizon ses gracieuses ondulations, aux tons chaudement chatoyants. Dans le fond, et comme repoussoir à ces tons lumineux, des montagnes d'un bleu-noir semblaient la rattacher aux nuages.

Devant nos voyageurs, à quelques centaines de mètres, des bois de palmiers gigantesques balançaient leurs larges feuilles ; à leur droite, des vignes sauvages rampaient, grimpaient, se contournaient, s'enlajaient aux arbres pour former des charmilles à perte de vue.

Des fleurs colossales, aux couleurs éclatantes et variées, une végétation puissante, des arbres chargés de fruits de toute nature, des milliers d'oiseaux de tous genres, charmaient le regard.

Quoique familiarisés déjà avec les majestueuses beautés de cette nature sauvage, les Européens tombaient dans des admirations sans cesse renouvelées.

— Oh ! s'écria von Ruff, on ose parler des plantes en Europe ! Comment donc appellerait-on ce que nous contemplons ici ?

— Ça, dit Criquet, c'est un parc pour un million de moutons qui, à raison de deux tontes par an, donneraient...

— O sacrilège, interrompit le savant, des moutons dans une serre féerique !

— Des moutons ici, fit Paul, et les lions, les panthères ?

— Avec leurs peaux on bâtirait les châteaux des bergers.

— Le prix des peaux, veux-tu dire.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Non, car il faut d'abord se procurer les peaux en tuant les animaux qui les portent, préparer ces peaux et les conduire jusqu'à des ports fort éloignés. Tout cela, mauvais commerçant, réduirait tes bénéfices à zéro.

— Tiens ! oui, c'est vrai ; j'avais oublié qu'on élève les animaux à pelleterie dans les antichambres.

— Mauvais plaisant.

— Hé! silence là-bas! cette charcuterie! s'écria brusquement Criquet.

— Où?

— Quoi?

— Là, cette grande fabrique de boudins et d'andouilles. Vous ne voyez pas? On les a mis à sécher.

— Ce sont ces serpents pendus aux arbres que vous nommez des boudins!

— Mais oui. Voyons, ça ne ressemble-t-il pas à une *boudinerie*?

— Il est inutile d'aller nous exposer aux morsures de ces reptiles; éloignons-nous, dit Henri.

— Oui, obliquons à gauche pour éviter ce fourré.

Le lieu ainsi indiqué était un bouquet de quelques arbustes au milieu d'une grande clairière d'herbes jaunâtres. Les serpents y foisonnaient.

— Je désire vivement étudier ces reptiles, dit le savant, en se rapprochant des arbustes.

— Ami von Ruff, lui cria aussitôt Henri, vous avez juré de ne plus vous exposer avant d'avoir la certitude que vous ne pouvez plus être utile à la malheureuse Catherine, dont nous poursuivons la liberté ou la vengeance.

— Vous faites bien de me le rappeler, mon cher de Simo, je l'avais un instant perdue de vue. Permettez cependant que d'ici je fasse une expérience.

— Laquelle?

— Peu de chose. Tenez, voyez!

Le professeur d'histoire naturelle avait ramassé une pierre et la lançait à tour de bras au beau milieu des serpents.

Un cri de colère échappa à Henri.

von Ruff n'y prit pas garde.

— Vous le voyez, dit-il, ils fuient, ils se cachent, ils se terrent, j'en étais sûr.

— Des imprudences comme celle que vous venez de commettre coûtent souvent la vie, monsieur!

— Erreur, le serpent n'est pas dangereux.

— Une idée! fit Criquet. Si nous en prenions deux ou trois pour notre déjeuner?

— L'idée me sourit.

— Un plat d'anguilles de haies à la tartare.

— Pour l'originalité du fait, je goûterai à votre mets.

— Ils sont capables de le faire comme ils le disent, s'écria Paul. Criquet, prends garde, c'est le serpent qui a perdu notre première mère.

— Si elle avait avalé le serpent au lieu de manger la pomme, cela ne lui serait pas arrivé.

— Vraiment ! tu veux manger du serpent ?

— Dame ! si je veux en manger ; et pourquoi n'en mangerais-je pas ? Si sa chair était empoisonnée, le reptile ne vivrait pas.

— C'est indiscutable, appuya von Ruff. Je mangerai du serpent.

— Avant cela, comment le prendrez-vous ?

— Rien de plus simple. Dès que j'en aurai l'occasion, j'empoignerai tout simplement la tête de la bête.

— Et si vous êtes mordu ?

— Comment voulez-vous que le serpent me morde, s'il ouvre ses faibles mâchoires ? J'ai cent fois plus de force dans ma main qu'il n'en a dans tout le corps.

— Je vous défends néanmoins de tenter l'expérience.

— Préjugés, vaines terreurs, murmura von Ruff.

— Hia ! exclama tout à coup Susse d'une voix pleine d'épouvante.

Tous les regards se portèrent vers le noir. Il n'y eut qu'un cri. Un serpent s'était enroulé autour des jambes du pauvre noir. Celui-ci, le corps ployé, luttait avec le reptile. Il lui avait saisi le corps immédiatement sous la tête et cherchait, par des efforts désespérés, à l'étouffer, à l'étirer jusqu'à le rompre.

von Ruff fit un bond et adroitement ferma la gueule du reptile dans ses doigts transformés en étau.

— Ne me le tuez pas, ne me le tuez pas ! s'écria-t-il ; je veux l'examiner à loisir.

Le serpent avait lâché Susse, son corps battait au hasard la terre et les objets voisins.

— Ce n'est qu'un vulgaire crotale, dit paisiblement le savant. Il a les yeux ternes et sans expression, tête plate et sans cervelle, système nerveux peu développé.

— Cessez ce jeu, cria Henri, je vous l'ordonne.

— Oui, ce crotale n'offre aucun intérêt ; il n'est même pas beau. Il prit un couteau et d'une main de professeur il coupa la tête qu'il jeta au loin. Le corps du serpent se convulsa immédiatement.

von Ruff le ramassa avec l'intention de l'emporter, mais Henri lui dit :

— Quel enfantillage, mon cher von Ruff, je pardonnerais cela à notre grand gamin, mais à vous ? allons, laissez-là ce reptile !

— Soit, je vous écoute. Mon expérience n'est que différée. Je la reprendrai lorsque je serai certain de n'être pas dérangé. Je mangerai de la chair de serpent, et je vous en ferai goûter à tous. Cela sera comme je le dis.

— En route, en route, nous perdons un temps précieux.

La petite troupe reprit sa marche. Deux heures après, elle était en vue d'un village.

## XXXXI

## UN BRETTEUR

Situé sur le versant d'une colline, au bord d'une rivière, ce village était encadré par un merveilleux paysage. Ses maisons étaient séparées les unes des autres. Ce fut là que Criquet remarqua pour la première fois un petit troupeau de bétail composé de moutons et de vaches.

Les voyageurs traversaient forcément une vaste prairie naturelle, qui, bien découverte, avait permis aux habitants de suivre tous leurs mouvements depuis une heure.

Il y avait un rassemblement tumultueux en avant des cases. Les nègres discutaient sans doute sur la nature de la réception qu'il fallait faire aux êtres inouïs qu'ils voyaient s'avancer vers eux.

Ce ne furent pas les sentiments de bienveillance qui prévalurent, car bientôt il se forma de petits groupes derrière certaines cases et le village devint silencieux.

Les arrivants remarquaient les préparatifs qu'occasionnait leur approche. Ils étaient perplexes et ne savaient s'ils devaient s'avancer davantage. Izilii connaissait très peu la route vers Louala, au delà du présent village. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il devait être très peu éloigné.

— Entrons, dit Criquet, nous verrons après.

— C'est bien téméraire. Il serait plus sage d'attendre ici.

— Baste! c'est la peur qui les fait se cacher plus que l'envie de nous attaquer; nous en sortirons bien.